L'ART SACRÉ

Revue mensuelle

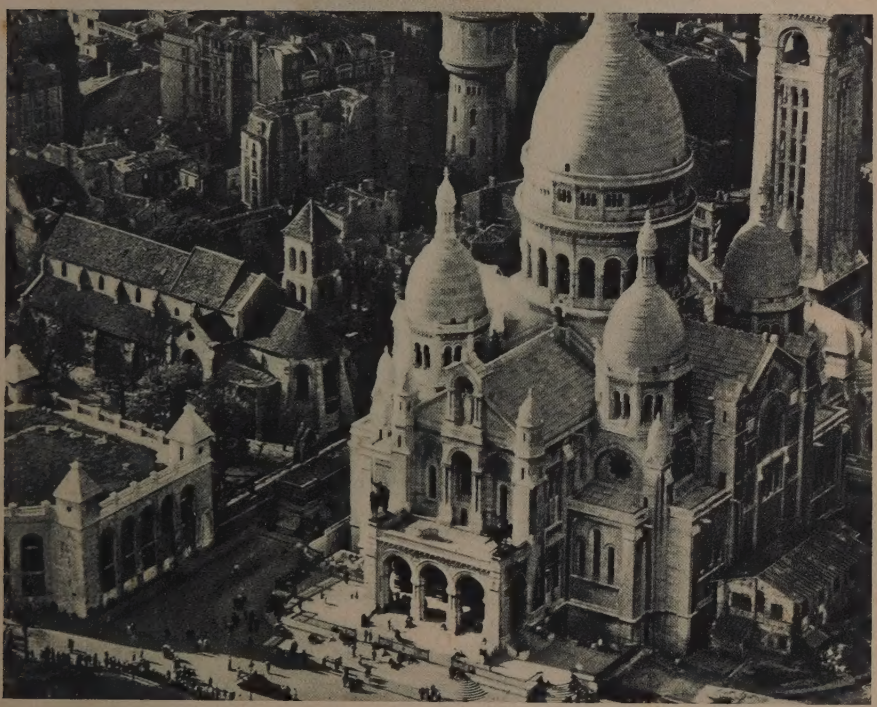


Photo Heurard. Édit. Greff.

De quel esprit serez-vous ?

1-2

Septembre-Octobre 1953

N'importe où en France. Photo Theojac, Limoges.

AMIS, lisez cette lettre que nous a écrite notre cher abbé Clerget, en réaction aux deux numéros « Tâches modestes » (novembre 1952 et janvier 1953).

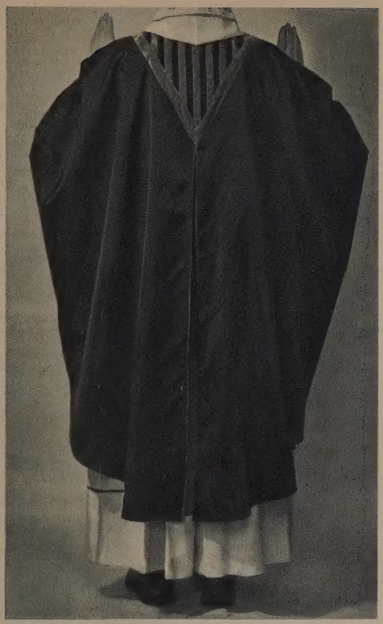
Gageons que la plupart d'entre vous la signeriez. Et même, c'est parce que vous pensez ainsi que vous venez à nous, que vous secondez nos efforts.

Attention! Il y a là un malentendu radical et quelques équivoques. Nous vous proposons aujourd'hui le test décisif.

La simple honnêteté l'exige de notre part.

Quant à vous, nous prévoyons votre conclusion. Après un premier étonnement, vous percevrez nettement ce qui est en cause, dont sans doute vous ne faites encore que vous douter confusément, comme nous-mêmes il y a quelques années. Vous accéderez à une conscience plus pénétrante et plus claire de l'esprit dont vous êtes. Vous comprendrez mieux à quoi cette noblesse nous oblige, vous et nous.

C'est assez terrible dans un temps d'impostures. Mais il n'y a pas d'autre issue. Et quel prix prend la vie!



Cette humble chasuble noire à bandes vertes fait problème pour les bons paroissiens (v. p. 6)

Avant de lire cette lettre et de suivre les réflexions qu'elle déclenche, il faut préciser qui est l'abbé Clerget.

Lorsque, en 1946, nous rapportâmes ses premières réactions, certains lecteurs crurent que nous voulions le faire passer pour un peu ridicule. Ce contresens était déjà assez grave alors. Aujourd'hui, il fausserait du tout au tout un débat profond. L'abbé Clerget n'est nullement un personnage comique. Et il n'a rien du sinistre chanoine Cléricot. Il est le prêtre authentiquement chrétien, averti du risque des déformations professionnelles du clerc, en garde contre elles, ouvert, engagé dans les contingences pastorales, où il tente de faire rayonner l'esprit de l'évangile. Cette sorte de prêtres est vraiment l'honneur du clergé d'aujourd'hui. Et c'est l'honneur de l'Art Sacré qu'une véritable amitié se soit développée entre nous durant ces dernières années.

Voici donc ce qu'il nous écrit :

« Vos deux numéros me semblent bien défaitistes. L'important n'est pas que les résultats actuels soient encore si maigres, mais qu'une inquiétude soit soulevée. Vous êtes évidemment sensibles à la masse des horreurs et des platitudes qui continuent — et continueront encore — à encombrer le marché. Ce qui est évidence pour vous depuis longtemps est à peine choc pour quelques-uns. Vous ne verrez pas la moisson, mais le grain que vous semez dans la nuit rencontrera de plus en plus de bonne terre. J'en fais moi-même l'expérience en ce moment.

« Le supérieur du grand séminaire m'a demandé de donner une série de causeries à ses élèves pour les alerter, les mettre en inquiétude, tout à fait dans votre esprit. D'abord remarquez que cela n'eût pas été même concevable il y a moins de dix ans. Et je vous assure que la bonne volonté est grande chez eux. Je leur répète que la patience est la première vertu d'un curé. Tous ses paroissiens manquent du sens de l'Eglise, mais demain quelques « militants » bien formés agiront sur la masse. L'état des esprits changera. Il change déjà. Je vous prie d'excuser ces lapalissades. »

Des lapalissades ! Ce qu'il a dit là lui semble des lapalissades !...

— Allons, débrouillons cet écheveau.

Sur la couverture : Deux esprits, deux mondes :

L'humble Saint-Pierre de Montmartre éclipsé par la tapageuse basilique (dont il est vrai néanmoins que la silhouette est fort heureuse *de loin*).

Beautiran (Gironde).

Le curé, s'aidant des précieux conseils de Mme Gueden, a supprimé dans le fond une grande fenêtre gothique du XIXe siècle et rétabli à droite la fenêtre romane qui avait été bouchée. Garniture de l'autel et grille de communion exécutées par le forgeron du village.

PREMIÈRE LAPALISSADE : LES HORREURS ET LES PLATITUDES ENCOMBRENT LE MARCHÉ ET CONTINUERONT A L'ENCOMBRER.

Même cela, cher abbé Clerget, est-ce vraiment une lapalissade ? Vous savez bien que ce n'en est une que pour une minorité, et une minorité très peu efficace.

Autrement dit, traiter d'*horreurs* et de *platitudes* ce qui a communément le succès, c'est aller à l'encontre de la majorité du peuple fidèle ! Et pour le coup, voilà bien une lapalissade ! Mais la trouvez-vous encourageante ?

Il est vain, vous le savez, de dire quelle est la chapelle reproduite page 2, parce qu'il y en a des milliers de semblables dans le monde. Fidèles et clergé y voient si peu « horreurs » et « platitudes » que l'on mettrait la paroisse en révolution si l'on rendait à cette chapelle sa dignité (1). Le chanoine Cléricot crierait au « protestantisme ». Et vous savez très bien ce que nous voyons dans les appartements et bureaux de maintes autorités ecclésiastiques, les choses parmi lesquelles ils se plaisent, qu'ils vous font admirer, en disant qu'on doit « prier sur de la beauté ». Les conventions actuellement en vigueur dans l'Eglise ne me permettent pas de dire quel rôle important joue *en matière d'art sacré* le prélat qui récemment encore défendait « Saint-Sulpice » contre, écrivait-il, « une critique insuffisamment avertie » (2). Je peux encore moins dire dans quel cabinet de travail j'ai vu une grande reproduction du Christ du P. Marie-Bernard. Le prélat qui me recevait m'a fait une déclaration contre « Saint-Sulpice » ; je considérais du même regard son visage et cette image. Ne vous y trompez pas : Huysmans, Claudel, Denis, Ghéon, et tant d'autres, ont tant

crié que les prêtres et les fidèles les plus avertis savent maintenant qu'il y a des « horreurs » et des « platitudes » à réprouver. C'est presque tout le chemin fait depuis cinquante ans. Je dis « presque ». Un progrès RÉEL s'est accompli, mais il est infime. Ceux qui le croient considérable prouvent aussitôt que le progrès est surtout celui d'une équivoque : ils vantent des « horreurs » et des « platitudes » plus prétentieuses que les anciennes. Ils se sont mis « à la page », rien de plus. La *page* actuelle est plus odieuse que les précédentes. Nous en verrons tout à l'heure des exemples.

Quant à vous, cher abbé, quant à nous tous qui sentons que les articles « Saint-Sulpice » vieille ou nouvelle manière sont horribles, et tout autant ce que nous donnent la plupart des « artistes », « modernes » ou non, il y a une discrimination à faire parmi nous. C'est ici, prenez-y garde, que commence sérieusement le *test*.

Combien sommes-nous à percevoir qu'il s'agit de beaucoup plus que de « mauvais goût » ? Ah ! que nous importe le *goût* « bon » ou « mauvais » ! Les chanoines Cléricot nous accusent d'*esthétisme*, parce que, précisément, ils prétendent être *gens de goût* (en même temps que « de bon sens »). Mais arriverons-nous à être assez violents pour qu'une bonne fois ils sursautent, et qu'ils se taisent ? *Nous nous moquons éperdument du bon ou du mauvais goût* ! Que les chanoines Cléricot gardent leurs schèmes hérités des académies italiennes et du XVIII[e] siècle, laissons ces morts embaumer leurs morts, et mourir peu à peu en briguant un siège à l'Académie française.

Devant la chapelle de la page 2, comptons-nous quatre, le « petit reste » de ceux qui s'entendent sur ceci : Nous ne voulons pas qu'on épure cette chapelle, si c'est simplement pour satisfaire les « gens de goût ». Ça nous est égal que l'Eglise paraisse méprisable aux « gens de goût ». Que nous importe le bon ou le mauvais goût, **ALORS QU'IL S'AGIT D'UNE DÉFAILLANCE DE L'AME !** (3).

L'ABBÉ CLERGET. — Je ne peux pas vous suivre. Vous exagérez. Vous compromettez votre cause en confondant la sensibilité artistique et la valeur spirituelle. La première peut être gâtée chez des saints. Cette chapelle peut très bien avoir été arrangée ainsi avec l'amour le plus pur. Ces affreuses plaques d'ex-voto sont les témoignages d'un amour reconnaissant. Ces anges porteurs de torchères sont effectivement pour des âmes saintes des « images de la sainteté conçues à travers un idéal simple et à la taille de leur imagination ». Je me représente tel saint curé que j'ai connu dans ma jeunesse et qui aurait pu composer cet ensemble. Et il aurait fait grand bien à ses ouailles.

— Cher abbé, ne nous égarons pas. Ce que vous dites là, nous le savons très bien. Nous n'allons pas du tout à l'encontre. La « défaillance de l'âme » est si ancienne en ses causes et elle est si générale que tout le monde en est atteint et depuis longtemps. La plus authentique sainteté en subit le régime. J'ai essayé il y a déjà six ans de rendre compte de cet énorme phénomène dans *Explication de la décadence* (4). Si je récrivais aujourd'hui cet opuscule, j'y montrerais plus nettement que les corruptions de la sensibilité étaient bel et bien des défaillances *spirituelles*. J'ai mieux compris durant ces dernières années ce que Péguy veut dire quand il répète : « Le monde moderne avilit », et quand il stigmatise « l'esprit de système ». « Dans le monde moderne, tout est moderne, quoiqu'on en ait... Il a rendu moderne le christianisme même, l'Eglise et ce qu'il y avait encore de chrétienté. *C'est ainsi que quand il y a une éclipse, tout le monde est à l'ombre* » (5). Nous allons percevoir peu à peu la gravité, la profondeur, l'étendue, la complexité du phénomène. Si grave, si profond, si étendu, si multiple, que nous en sommes tous victimes. Les braves gens dont vous parlez, l'ayant naïvement subi sans qu'il y eût de leur faute, ont pu, comme vous le dites, être des saints. Leur âme n'en était pas moins « défaillante » à certains égards. Et maintenant, dans la mesure où nous prenons conscience du mal, nous perdons la possibilité d'être saints comme eux en y consentant.

Il y eut méprise, erreurs d'aiguillages, réfraction qui mettait les choses à l'envers. On fut surpris. Bon. Maintenant, il faut voir que ce furent des aberrations et quelles elles furent. Quelles elles sont. Et combien dommageables.

Devant les chapelles arrangées comme celle de la page 2, relisons le texte de Claudel (6), que nous devons répéter jusqu'à le savoir par cœur, que nous devons seriner aux chanoines Cléricot, jusqu'à ce que leur suffisance finisse par en être un peu atteinte : « Elles ont l'intérêt et le pathétique d'une confession chargée. *Leur laideur, c'est l'ostension à l'extérieur de tous nos défauts* — ah ! pesez chaque mot, en regardant l'image — *faiblesse, indigence, timidité de la foi et du sentiment, sécheresse du cœur, dégoût du surnaturel, domination des conventions et des formules, exagération des pratiques individuelles et désordonnées, luxe mondain* (7), *avarice, jactance, maussaderie, pharisaïsme, bouffissure.* »

La question est de savoir si on prend ce texte au sérieux. Libre aux « gens sérieux » de n'y voir que boutades. Il n'y a de vraiment *sérieux* pour eux que « les conventions et les formules ». Com-

(1) Je tiens à rappeler que les « épurations » les plus désirables en elles-mêmes me paraissent blâmables lorsqu'elles ne correspondent pas à un réel renouveau spirituel de la communauté, et qu'elles n'en sont pas comme le « sacrement ». (V. mon livre *Art sacré au XX[e] siècle* ♪ p. 400.)

(2) Voir *l'Art Sacré*, « Le Bilan d'une querelle », mai-juin 1952, p. 12.

(3) Je rappelle que le mot est d'André Rousseaux, *Le Figaro*, 16 juillet 1951, cf. *l'Art Sacré*, « Le Bilan d'une querelle », p. 24.

(4) *L'Art Sacré*, 1947, n° 10. (Il en reste quelques exemplaires.)

(5) *Notre jeunesse* (*Œuvres complètes*, édit. in-8°, p. 169).

(6) Lettre à Alex Cingria, 19 juin 1919, dans *Positions et propositions*, II, et dans *Pages de prose*.

(7) On se demandera quel *luxe mondain* il y a là. Mais regardez les intérieurs de la bourgeoisie et de la noblesse sous le Second Empire !

ment entendraient-ils cette protestation de l'âme ! Pour nous, amis, le *sérieux* n'est que dans l'évangile et dans les profondeurs de l'âme — qui se répondent de façon si merveilleuse, et que les gens sérieux ferment pareillement. Les injures que le bric-à-brac pieux fait aux églises anciennes, à ces témoins de ce que fut la noblesse de l'âme chrétienne, ces injures nous sont si douloureuses, parce qu'elles irritent des blessures beaucoup plus profondes : celles qu'à cette même noblesse font subir les comportements les plus habituels des chrétiens et des prêtres, les célébrations liturgiques, la prédication courante... Le problème réel de l'art sacré, c'est le problème de fond du christianisme actuel, *que si peu osent voir, et qu'il faut poser ainsi :*

LE CHRIST A INSTITUÉ SON EGLISE POUR QUE SON AMOUR FÛT RENDU SENSIBLE AUX HOMMES DANS UN MILIEU HUMAIN FAVORABLE AU TÉMOIGNAGE DE CET AMOUR, A SON ÉPANOUISSEMENT ET A SON EXPANSION. OR LES CHRÉTIENS ET LEURS PRÊTRES ONT FAIT DE L'EGLISE UN MILIEU OU LE MOINS QU'ON PUISSE DIRE, C'EST QUE L'AMOUR DIVIN Y RESPIRE MAL, UN MILIEU QUI EST L'ÉPREUVE CONTINUELLE DE CET AMOUR.

Voilà jusqu'où va la « défaillance de l'âme ». — Et voilà d'où elle vient .— L'un et l'autre est vrai.

« Hélas ! nous voudrions aimer ! » Cette plainte de Bernanos (8) s'élève en vous, amis, pendant que vous subissez le sermon de M. le Doyen de Calles-en-Bredeine, ou — ce qui est pire — celui de tel vicaire « à la page » d'une grande paroisse urbaine ; — quand vous remplissez votre devoir dominical en subissant la messe paroissiale (ou celle que chantent ces dominicains), — quand vous subissez les paroles aimables (si conscientes d'être « charitables » !) de ce bon chrétien ou de ce prêtre qui, dans les faits, vous cause un tort injuste, — quand dans le confessionnal, vous subissez l'admonition irréelle et sans cœur, — lorsque, dans tant de « mouvements », d'œuvres, de groupements, vous subissez l'agitation des idées, des sentiments, des décisions, des méthodes... « Hélas ! nous voudrions aimer ! » Cette plainte rejoint singulièrement celle de Rouault qui demande « licence d'aimer ». Mais dans la plupart des fidèles et des prêtres, elle ne s'élève même plus. Les uns sont résignés à ce que l'Eglise, telle qu'elle fonctionne pour eux, soit l'épreuve de leur amour, les autres en font le système de « conventions et de formules » et de tout ce que Claudel énumère.

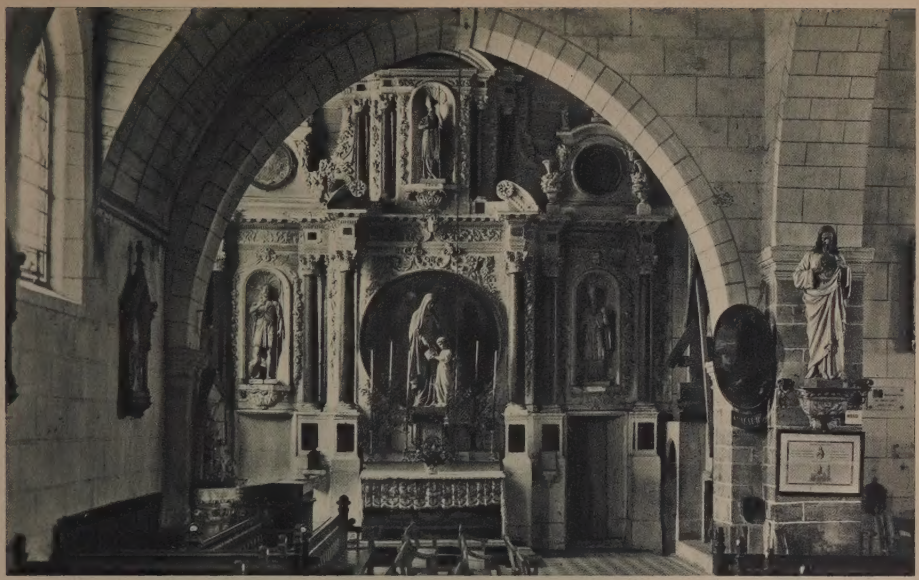
Plus significatif encore de cet état que telles et telles « horreurs et platitudes » est l'attachement que les fidèles *habitués* leur vouent. L'esprit de l'Evangile est *éveil*, réveil toujours renouvelé de l'amour, il est esprit de pauvreté, de droiture et de paix. Le contraste en est déjà horrible avec cette pacotille. Mais combien plus affreux avec la sclérose, le cancer, l'aveuglement spirituels, le matérialisme idolâtrique d'une dévotion qui colle à tout cela, au point de se changer en fureur et en méchanceté inexpiable, si on y touche ! Elle y colle exactement comme certains ivrognes normands à la « goutte », certains paysans à la terre, l'avare à son argent et le chanoine Cléricot à ses préjugés.

La chasuble noire reproduite page 3 fait scandale, parce qu'elle est décorée de galons verts ! Si le décor d'une chasuble noire n'est pas blanc ou or, « on nous change la religion » ! Si on enlève un lustre à pendeloques de cristal, la moitié de la paroisse tourne de l'œil. On ne peut compter que sur des siècles de crasse et d'humidité pour avoir raison du ciel bleu sombre à étoiles d'or dont le siècle dernier a déshonoré de nobles voûtes... Où que l'on aille, la religion est ainsi *bloquée* en conceptions mesquines, en « pratiques individuelles et désordonnées ». Il ne s'agit pas *d'épurer* l'église de pierre : il faut rouvrir les âmes à l'évangile. Nos efforts dans le domaine de l'art sacré sont de la rigolade, à moins qu'ils ne soient la réaction de la conscience chrétienne qui — selon les expressions du Père Couturier (9) — « prépare, dans son domaine propre, la dislocation de ces structures mentales dans lesquelles la vérité et la vie conservent décidément trop peu de chances ».

Bien entendu, nos propos sont trop forts encore pour le cher abbé Clerget. Ils l'eussent été pour moi-même il n'y a pas dix ans. Inutile de développer tout ce qu'il répond. D'une part, il prétend que nous sommes trop sévères. Il fait une fois de plus valoir tout ce qui se cache de christianisme authentique sous les structures « bloquées ». Il dit mille choses qu'il croit optimistes et profondes sur les misères inévitables d'une Eglise qui continue l'incarnation parmi les hommes tels qu'ils sont. D'autre part, il nous répète que la situation change sous nos yeux, que beaucoup d'espoirs sont permis. C'est sa seconde lapalissade. Avant d'y répondre, il nous faut préciser en quoi consiste le mal « moderne », puisque même un tel ami persiste à ne pas le voir.

(8) *Les grands cimetières*, p. 115.

(9) *Tâches modestes*, II, p. 2



Noirmoutier. Les faux joints implacables sont une injure à l'esprit ancien plus grave encore que les " horreurs " du style " Saint-Sulpice ". Photo Noyais, Nantes.

DEUX MONDES

NOTRE ami Pierre Villoteau nous a envoyé les photos des pages 8 et 9. Elles font beaucoup rêver.

Elles nous transportent dans l'Indre, exactement à Migné. Sur la première nous voyons, vers 1898, la vieille église, dont la démolition est commencée. La seconde nous montre la nouvelle, achevée vers 1901.

Je crois volontiers que la pauvre vieille ne tenait plus debout. (Ce n'est pas si sûr. Admettons-le.) Menaçait-elle ruine d'elle-même, ou les hommes l'ont-ils gratuitement condamnée, peu importe : elle perpétuait un état de sensibilité révolu.

Prenez garde, et tout est là, quand nous disons « état de sensibilité », comme faisaient Barrès et Péguy, et quelques autres du même temps, comprenez que c'est aussi bien d'un état *spirituel* qu'il s'agit. Voilà ce que crie par contraste la nouvelle église.

De l'une à l'autre, que s'est-il passé ? La vieille témoignait d'un certain état de l'homme *où la sensibilité était pénétrée d'esprit, l'esprit sensibilisé.* La nouvelle n'est qu'une épure *où la* RAISON, *péremptoire, ignore à la fois la sensibilité et l'esprit.* Rien de ce qui fait le prix de la vie n'a plus ici le moindre droit : ni la délicatesse du cœur, ni le candide et humble éveil de l'amour, ni le charme des choses et l'harmonie cachée du monde, ni les mystères de l'esprit, ni ceux de la psyché, ni ceux du Ciel. Les moindres choses d'autrefois étaient comme des échos de toutes ces réalités-là, elles naissaient à leur rencontre, dans les profondeurs de l'âme.

La froide et sèche raison se prend pour l'esprit. Mais l'esprit est comme un instinct supérieur et qui s'accorde à merveille avec celui de la psyché. En se coupant de l'un et de l'autre, la sèche et froide raison érige du même coup un mur agressif contre le surnaturel. Ici le mal apparaît dans l'expression architecturale ; dans la vie, il s'accomplit à l'encontre des fruits de la grâce : de la dilection, de la ferveur, des béatitudes.

La raison agressive se figure élever un temple. Elle ne peut plus le faire que *matériellement.* Au regard spirituel de la sensibilité ceci n'est pas une église, alors que pour la raison théorique, c'en est si résolument une ! Dieu merci, les sacrements peuvent y être *administrés validement.* Tout comme ils peuvent l'être par des prêtres indignes. — Que voulez-vous de plus ? — « Hélas, nous voudrions aimer... » La foi et l'amour divin sont des vertus qui s'enracinent dans l'homme beaucoup plus profond que la raison, dans ce « cœur » ou cet « esprit » qui est indiscerna-

Migné, 1898.

blement sens de la vérité et élan vers la béatitude.

Au régime de la raison sèche et froide, quel homme, quelle religion et quelle église s'élèvent violemment, à la place vidée de l'esprit, vidée du cœur, vidée de la sensibilité, vidée de tout mystère ? C'est une affirmation *notionnelle*, parfaitement sûre d'avoir raison, c'est un *vouloir* tendu en volonté de puissance, c'est un *sentiment* de fierté qui va jusqu'à l'arrogance hautaine (mais avec quelle indigence !) *Notions* abstraites, *volitions* dures, *sentiments*, en guise de mouvements du « cœur », *méthodes* concertées, leur combinaison ne fait ni un homme digne de ce nom, ni une religion, ni une église (ni l'Eglise). L'essentiel échappe, l'essentiel est trahi et expulsé.

— L'essentiel, dogmatise le chanoine Cléricot, c'est la grâce, et elle est hors d'atteinte, et elle passe ! — Bien sûr, mais nous parlons des conditions qui lui conviennent. L'essentiel était un certain sens des correspondances qui existent entre le sensible et le spirituel, la connaissance et l'amour, les mystères de la nature et ceux de la surnature. C'était un sens de leur compénétration. Le sens de la *sacramentalité*. La tranchante raison a coupé là-dedans. Elle n'a retenu que ce qu'elle a pu « comprendre », — comme elle dit.

Elle a très bien compris. Voyez comme elle clame qu'elle a compris. Comme elle a une *claire notion* de ce que c'est qu'un animal raisonnable, de ce que c'est qu'une église, de ce qu'il faut que soit la religion. Voyez comme son *vouloir* est ferme et net, le vouloir d'imposer énergiquement sa logique, selon le dictionnaire, la grammaire, le catéchisme et le droit canon. Elle fait appel aussi

Mignè, 1901.

aux bons *sentiments*. Elle comprend qu'aux sentiments doit revenir un rôle énorme. Cette fois, c'est le zèle de la maison de Dieu : cette maison est bien plus « magnifique » que la minable petite église d'autrefois ; maintenant elle est animée de « l'élan vers le ciel », « dressée fièrement », « proclamant la foi de nos campagnes françaises... » Et cette raison satisfaite de soi, *suffisante*, organise *méthodiquement* ses entreprises. Elle fabrique l'homme moderne. Elle applique ses recettes pour mettre des centaines et des milliers d'églises de ce type à la place des humbles sanctuaires. Elle réduit tout dans le christianisme à des combinaisons de notions, de consignes, de sentiments et de pratiques.

Naturellement, il va se trouver des gens pour nous accuser d'anti-intellectualisme. C'est plus commode que de voir ce qui est en cause. Précisons donc pour eux que nous n'en avons ni à la raison et à son activité logique, ni aux vouloirs délibérés, ni aux sentiments, ni aux méthodes et aux pratiques. Nous savons parfaitement qu'ils sont nécessaires. Nous ne cessons de nous en occuper. Ce que nous faisons en ce moment, c'est *réfléchir :* c'est être *raisonnables*. Nous faisons davantage et nous espérons être plus. Mais nous le faisons et le sommes très délibérément. Nous disons donc, en sachant d'une connaissance *réelle* ce que cela veut dire : LA DIFFÉRENCE ENTRE LE MONDE ANCIEN ET LE MONDE MODERNE, C'EST QUE, DANS LE PREMIER, L'ACTIVITÉ RATIONNELLE ET TOUT CE QUI S'ENSUIT NE SE COUPAIT PAS DE SES SOURCES, Y DEMEURAIT PLONGÉE, PENDANT QU'ELLE S'ACCOMPLISSAIT : ELLE DEMEURAIT RÉELLE ET COMPORTAIT LE SENS DU MYSTÈRE.

L'« imbécile » est l'homme qui a raison, qui n'a *que* raison. Raison selon les évidences courtes. Il raisonne sur des choses dont il n'a pas *le sens*. Quelquefois il l'a eu, et c'est pourquoi il s'occupe de ces choses. Mais il l'a perdu en raisonnant à leur sujet, et en tranchant dedans. L'école, le séminaire, l'université, le journal, tout le monde moderne l'ont invité à trancher dans le réel à coup de notions. Il a d'autant mieux réussi aux concours qu'il s'est montré plus habile à trancher. A trahir ce qu'il avait pu avoir de sens intime. *A faire le malin.*

L'église de Parsac (Gironde) avant épuration.

Le monde moderne, dit Péguy (10), c'est « le monde qui fait le malin. Le monde des intelligents, des avancés, de ceux qui savent, de ceux à qui on n'en remontre pas, de ceux à qui on n'en fait pas accroire... Le monde de ceux qui ne sont pas des dupes, des *imbéciles*. Comme nous. » On voit apparaître ici (1910) le terme d'*imbéciles*, à rebours, ironiquement, Péguy se faisant traiter lui-même d'imbécile par le « monde moderne ». Il faut désormais l'employer en un sens technique, par rapport à ce monde. Il stigmatise l'usage *insensé* de la raison, hors du *sens* de *ce* qui est en cause — insensé par rapport à Dieu, selon la signification biblique, — insensé par rapport aux choses du monde et de la vie dont toute la valeur est *ineffable*. (Et l'un des aspects tragiques de ce monde moderne, cette énorme machine à fabriquer des imbéciles, c'est qu'il y est très difficile d'être un imbécile sans devenir un *salaud* (11). Mais c'est une autre histoire, ô chanoine Clérical.)

Péguy écrit un peu plus loin : « Exactement le monde de ceux qui n'ont pas de *mystique*... La *même* incrédulité, *une seule* incrédulité atteint ensemble les faux dieux et le vrai Dieu... *Une même stérilité dessèche la cité et la chrétienté*... la cité des hommes et la cité de Dieu. *C'est proprement la stérilité moderne... C'est la première fois dans l'histoire du monde que tout un monde vit et prospère, paraît prospérer contre toute culture.* »

L'intuition admirablement puissante et riche de Péguy, c'est d'avoir ainsi perçu que le mal était le même dans l'ordre de la « culture » et dans celui de la « charité ». Ce mal est dans la perte du « cœur », qui est plus profond que la raison et le vouloir délibéré, en lequel la connaissance est affective et l'amour comporte discernement, où sensibilité et esprit ne se séparent pas davantage, et qui seul perçoit les analogies du monde visible et du monde de la grâce. Domaine de la *qualité* ; or la grâce sanctifiante *est une qualité*.

Que l'homme devienne un imbécile, c'est-à-

(10) *Notre jeunesse*, p. 46 (Édit. in-8°).

(11) On sait que c'est aussi un terme technique, élaboré par Sartre.

Après épuration (v. le texte au sujet de la garniture de l'autel, p. 15) Photos Bonny, Libourne.

dire qu'il se croie intelligent, qu'il brille même aux yeux de tous par sa prétendue intelligence, à son mode sottement notionnel que deviennent les *qualités* ? Traiter des qualités de façon notionnelle ! Il n'en reste rien. La vertu, éminemment la charité, est aussi une *qualité :* ni le *vouloir froid*, ni le *sentiment* en lesquels elle se dégrade (et qui s'opposent), n'en tiennent lieu. « Hélas ! nous voudrions aimer ! » Plaquez du *sentiment* sur le *vouloir*, ou faites aboutir en un vouloir efficace ce que vous pouvez éprouver de sentiment, cela ne fera pas de l'amour. Qu'un dominicain là-dessus amène des « doctrines » sur les choses de Dieu, cela ne fera pas un amour surnaturel. Qu'un curé mette au point des méthodes pour rendre tout cela « pratique », la charité n'a-

Photo Sélection, Luchon.

boutira pas mieux. Il faut d'abord qu'elle soit.

Il faut que je vous obsède avec cette tétralogie : *notions* abstraites en dehors des perceptions *réelles* (mystérieuses) — autrement dit ces « idées devenues sottes » contre lesquelles nous devrions nous mettre humblement en garde, au lieu de dénoncer supérieurement chez les autres les « idées devenues folles » —, *volitions* dures et *sentiments*, au lieu des mouvements profonds du « cœur », *méthodes* ou *pratiques*. Tel est le « monde moderne ». Telle est la religion où nous étouffons. Tel est le *système* auquel, dans son comportement concret, l'Église s'est réduite.Les imbéciles s'y enferment. Ils s'agitent à faire valoir ceci ou cela. Les uns sont plutôt les hommes des notions, d'autres donnent des « consignes », « dopent des volontés » pour atteindre des « objectifs », et les *tendances* s'opposent et se multiplient. Les combinaisons sont innombrables entre nos quatre termes, dont chacun est pluriel. Et l'on tient des congrès, on se réunit en cercles d'études, on discute, on imprime, on lance des mouvements, on ouvre des écoles, on réunit des commissions... A des questions sottement posées on ne peut faire que des réponses diversement sottes. Si nous nous prêtons au jeu, nous y sommes pris, nous ne nous rendons même plus compte que tout est faussé. Et voilà que tout à coup surgit l'église de Migné. Ah !

Du coup, il n'y a pas de doute. Le système nous *saute aux yeux*. Nous sommes des *imbéciles* de discuter avec lui, d'essayer d'y redresser ceci ou cela, de montrer que sur tel point on oublie telle chose, qu'ailleurs telle autre est disproportionnée, de prétendre corriger un excès par l'excès contraire, un manque par un autre manque. *Imbéciles* ! gronderait Bernanos.

Bien entendu, ils se fâchent. « Nous ne *comprenons pas ce que vous voulez. Expliquez-nous* en quoi nous faisons mal. » Voilà leurs deux mots : « Expliquer », « comprendre ». *Expliquez-nous* en quoi l'église de Migné est répréhensible ! — Quoi ? Vous n'avez pas *senti*, *perçu*, vous n'avez pas *vu* ce que nous vous indiquions tout à l'heure ? — Non, vous déversez des injures, vous n'expliquez pas, vous ne nous faites rien comprendre.

(Le chanoine Cléricot ajoute : Comment voulez-vous que si, à mon rang et avec ma culture, je ne comprends pas, les simples puissent comprendre.)

Ils ne sentent plus rien.

Ils feront d'autant plus les malins.

ÉQUIVOQUES

L'abbé Clerget est quelque peu interloqué. Il a besoin de temps pour réfléchir. Ne prenez cela, lui dirons-nous, que comme une hypothèse de recherche. Portez cette inquiétude dans vos expériences, et nous en recauserons. Nous savons très bien tout ce que l'on perçoit de charité vivante dans les agitations de la tétralogie moderne. Mais vous verrez quels dommages elle y souffre. En tout cas notre *hypothèse* — nous mettant à votre point de vue actuel, nous ne disons rien de plus — porte une lumière remarquable dans vos lapalissades.

« La situation s'améliore, pensez-vous, beaucoup d'espoirs sont permis. » Vous avez raison quant à *l'inquiétude* soulevée, au *choc* reçu. Mais quels résultats positifs pouvons-nous en espérer dans le domaine de l'art sacré ? Les résultats pourraient être énormes *dans la vie chrétienne*, si l'on avait le courage de mettre en éveil fidèles et clergé. Car l'expérience de la dilection se communique, son primat — tout théorique à présent — peut redevenir effectif, et l'on peut pousser très loin la conscience des rectifications de conduite qu'il exige. Mais pour rectifier *le discernement de la qualité spirituelle dans les formes plastiques*, il faudrait assurer pendant des générations une éducation qui ne serait saine qu'à l'encontre des énormes facteurs de corruption.

Je suis bien placé pour en juger. La Providence m'a favorisé aux diverses étapes de ma vie d'influences exceptionnelles, qui m'ont averti de beaucoup d'erreurs et grâce auxquelles j'ai perçu bien des qualités. (Je dois en cela la plus forte gratitude à Focillon et au Père Couturier.) Eh bien, je m'aperçois que je ne suis pas *sûr*, que je me trompe souvent. J'ai besoin de beaucoup de temps, de débats avec moi-même et avec d'autres, pour me faire une opinion, en des cas où je devrais *percevoir* à première vue ou assez vite la valeur ou le démérite. Et combien de fois, je ne puis me prononcer, je ne démêle pas ce qui est décisif ! Je suis comme tout le monde une victime du *système* moderne. Seulement je vois mieux que d'autres en quoi. Et surtout je sais que *faire le malin* à coups de théories, de formules et de sentiments aggrave le cas.

On ne saurait trop stigmatiser l'espèce de pharisaïsme d'un art si évidemment satisfait de sa « correction » sans âme.

En contraste, p. 12.
Comment on sculpta jusque vers 1830 dans la haute vallée d'Aure.

En Alsace. Comment on a traité récemment une vénérable église du XI^e siècle.

Or j'ai bien peur que l'*inquiétude*, le *choc*, pour reprendre vos termes, soient théoriques, sans que la sensibilité se rectifie (se spiritualise) aucunement. Vos séminaristes eux-mêmes, je serais curieux de voir leurs réactions. Les cas vraiment très divers dont j'ai connaissance de toutes parts ne sont pas encourageants.

Je ne puis malheureusement citer les plus typiques. Chaque fois, il s'agit de gens de bonne volonté qui sont venus à moi avec confiance, me faisant voir des choses qui leur paraissaient bonnes et « tout à fait dans notre esprit ». C'est déjà bien assez que je ne puisse partager leur enthousiasme, je ne vais pas accroître leur peine en mettant ici au pilori les objets de leur admiration. Par chance, le correspondant qui m'envoie la photo de la page 15 garde l'anonymat. Réfléchissez sur cet exemple significatif et sur quelques autres.

On ramène tout à quelques *notions*. La principale maintenant, c'est « simplicité », « sobriété », voire « dépouillement ». Mais il n'y a là qu'un changement de *mode*. Ils font le vide où l'on encombrait. Mais la *qualité* ? Ce serait une duperie de la leur « expliquer », puisqu'ils ne la *perçoivent pas*.

Tels architectes vont à Bâle, ils reviennent enthousiasmés par l'église de la Toussaint, et ils croient entrer « dans son esprit » en faisant une église sèche et sans rythme. Qui a déshonoré l'église ci-contre ? Des religieux qui prêchent la « simplicité », des franciscains. « Simplicité » d'un parti pris tout abstrait, encombrée de théories à la façon des moines de Beuron. Mais l'équivalent *sensible* de la simplicité du cœur ?...

Au fait, un moine bénédictin fut pour beaucoup dans la chapelle de la page 13. Ici la prétention à la « sobriété » est celle de cette correction scolaire qui fait le bonheur de toutes les sortes de chanoines Cléricot. Quel espoir d'un renouveau pouvez-vous sérieusement concevoir quand presque toutes les commissions devant lesquelles passent les projets, celles des monuments historiques, des diocèses, des municipalités... se plaisent à cet académisme (12) ? Là où, par chance, il y a *un homme*, un homme au discernement sûr, du bon travail peut se faire. Mais avec quelles peines ! Et en rusant le plus possible avec les structures institutionnelles du *système moderne*. On est dans l'illusion tant qu'on n'a pas vu que *ces structures ne peuvent fonctionner que pour durcir notions, consignes, sentiments, méthodes, à l'encontre de l'esprit et des dons*. Les écoles, les jurys, les concours, les récompenses, les subventions, les commissions, les expositions, les marchands, les journaux, quoi encore ? les revues d'art — à commencer par *l'Art sacré* quand on le lit selon l'optique « moderne » — toutes les institutions conspirent à favoriser les œuvres que nous regardons en ce moment, et à rendre à peu près impossible la création, la poésie, l'esprit. Lâchement, je recule depuis des mois le moment de publier un dossier à ce sujet. Je devrais aussi organiser

(12) En ce qui concerne la chapelle de la page 13, on m'assure qu'elle fut faite à l'encontre de la commission d'art sacré du diocèse.

une exposition de projets d'églises refusés par les commissions d'art sacré et les municipalités. Et combien d'autres choses faudrait-il rendre évidentes. A quoi bon, du reste ? *On ne veut pas voir. C'est trop terrible.* Quand on a vu, on ne peut plus jouer la comédie de tout le monde. Le drame profond a surgi comme une lame. (En particulier, il faudrait préciser cet aspect du drame : « De la situation — intenable — faite à toute *qualité modeste* par le monde moderne, surtout ecclésial».)

Amis, et vous surtout, cher abbé Clerget, quelque espoir ne vous sera permis que quand vous aurez vraiment pris conscience de cette situation. Regardez pour de bon comment la mentalité moderne interprète les meilleures choses, et ce que la vaste machine des institutions modernes laisse aboutir d'esprit.

L'esthétique de la chapelle de la page 13, c'est celle de 1880, celle de 1910, celle de 1925, de 1937. Ses déguisements successifs importent peu. Elle a trouvé sa forme, la plus fidèle dans le « réalisme socialiste ». Est-ce que la statue colossale au soldat de l'armée rouge protecteur de l'enfance, au cimetière russe de Berlin, n'est pas le Saint-Joseph rêvé? Les mosaïques de la chapelle, si l'on peut dire, dans ce cimetière, ne sont-elles pas de nature à édifier la piété du peuple fidèle ?

Les réalisations les plus simples sont généralement gâtées. Pourquoi faut-il que des fausses notes empêchent l'épuration de Parsac (pages 10 et 11) d'être tout à fait exemplaire? Fausses notes combien significatives à nos yeux, à la façon des « actes manqués » pour les psychologues. Tant qu'on élimine, qu'on gratte, qu'on dégage, le travail est bon. Le peu qu'on ajoute sonne faux. Les chandeliers et le crucifix indigents ont la prétention, par leurs pieds, de se « mettre en harmonie » avec les chapiteaux, et c'est précisément ce faux accord, tout matériel et systématique, qui rompt l'accord : cet effort délibéré de suppléance, par ce qui est une vue de l'esprit théorique, à l'insuffisance de la perception et de la création. Les vases en flûte et les dents du tapis, alors qu'on souhaite les plus simples petits verres pour les fleurs et une ligne sans accident le long de l'autel, sont mesquineries indignes d'arrêter, comme ils font, le regard. (Accidents plus pénibles encore en réalité que sur une photo.)

Et si votre espoir est dans un succès du « style moderne », il est fondé. Voyez comme ce « style » reçoit partout droit de cité ! (nos pages 18-21). Que pouvez-vous espérer d'autre, s'il faut « assouvir » les sentiments des âmes pieuses, telles qu'elles sont aujourd'hui, frapper leur raison d'une « idée », secouer leur volonté ? Dès que *le monde intérieur* s'exprime par quelque qualité sensible, c'est aussi *le monde intérieur* qu'il appelle, qu'il éveille. On écarte aussitôt le projet : « Insolite ! » ou : « Trop difficile pour nos gens. »

Remarquez que les images des pages 18-21 sont le résultat des efforts de personnes soucieuses d'un renouveau véritable, de la valeur spirituelle, de la qualité artistique. Mais ces personnes ont forcément ce souci selon le mode qu'impose à toute leur conduite, même intérieure, même spontanée, notre fameuse tétralogie, et ils l'ont au régime des institutions modernes. Les statues de la page 21 sont des cadeaux faits par l'Etat ou la Ville de Paris à des églises pour éliminer l'art « Saint-Sulpice ». Les deux illustrations du bas de la page 18 sont particulièrement douloureuses pour nous, car nous les extrayons (en effaçant les signatures d'artistes bien intentionnés) d'un recueil éminemment recommandable, pour lequel une foule d'écrivains, d'artisans, d'artistes se sont dévoués, à la gloire de la Bible. Il contient surtout des reproductions de choses anciennes. Le contraste est saisissant entre elles (qui vont jusqu'à Gustave Doré) et les contemporaines. On voit en celles-ci hélas ! l'immense gamme de la mentalité « moderne », qui s'affirme aussi bien dans l'onctueux que dans la dureté la plus agressive. Sans doute est-ce cette agressivité — messieurs les psychiatres — qui est le plus « moderne » du « moderne ».

L'indigence et la platitude prises pour la « sobriété ».

Il nous faut mettre particulièrement en valeur le monstre du haut de la page 18. En effet, voilà le genre qui prête le plus à littérature. On nous en vante « le ciel de vitrail et d'orage », il est « l'incarnation mystique de toute la misère humaine, mais plus particulièrement de notre misère d'hommes et de femmes du XX^e^ siècle » ; il a fallu pour le peindre « prendre conscience, profondément, de nos drames contemporains ». Cette « figure surnaturelle » « descend vers nous, projetée d'en-haut par le mystère, ...surplombante, offrande du ciel à la terre ! » (N'oublions pas de recopier le point d'exclamation.)

Il nous paraît donc illusoire d'espérer qu'un progrès du « sens de l'Eglise » assure une renaissance des arts sacrés. Même si ce sens était réellement celui de l'*Agapè* animant le milieu humain, il ne rendrait pas la sensibilité aux fidèles et au clergé, les dons créateurs aux artistes. Certes, si l'*Agapè* devenait, dans les milieux chrétiens, plus efficace que les préventions et les prétentions qui ordinairement la supplantent, le « cœur » percevrait souvent les messages du « génie », les béatitudes évangéliques, vivantes, pourraient reconnaître leurs équivalents sensibles. Mais aujourd'hui, on prend trop pour le « sens de l'Eglise » quelles notions, quels sentiments et quels conformismes!...

Regardez donc à quoi il invite, à quoi il donne la prime! Le zèle de la maison de Dieu fait exiger pour elle quelle *dignité*? (pages 13-16, 21). La volonté de parler le langage de tout le monde aligne l'art sacré sur le réalisme de Moscou (page 17). A l'autre extrême, l'espèce de déformation de l'esprit de l'Eglise qui est propre à

Où l'on perçoit que cette inflation d'idées concassées par les catastrophes et de sentimentalité appelle une inflation d'éloges qui, répandus par la presse à grand tirage sous des patronages fameux, pousse à de nouvelles inflations. Quand le génie authentique apparaît, les mêmes plumes lui reprochent de « manquer d'audace ». Et les expressions d'un humble amour...

Cher abbé Clerget, si nous sommes encore de ce monde dans dix ans, je ne crois pas que vos espoirs soient alors aussi forts qu'aujourd'hui. Vos « militants bien formés », qu'auront-ils fait de mieux que de vanter les mérites des affiches de la page 19? Le « sens de l'Eglise » chez les ouailles aura fait un milieu plus réceptif à de si belles choses. Allons, travaillons plutôt à délivrer la pauvre *dilection* qui étouffe dans le système moderne, à lui rendre *pour de bon* le premier rôle dans l'Eglise. Les réussites de l'art sacré seront toujours des *miracles*, mais il y aura plus de chance que les chrétiens les reconnaissent.

Ce que fut le sens populaire des formes. Ange à Vernon (Eure). Photo J. Bony.

certains milieux monastiques n'en a pas fini de se projeter dans le domaine de l'art. Elle y a suscité longtemps l'activité de Beuron, de Maredsous, de Maria-Laach (qui sévit toujours) ; elle s'est exaltée en un autre sens dans la construction d'Orval ; elle s'en donne à cœur joie dans un certain néo-cubisme ; Saint-André de Bruges nous annonce maintenant une synthèse doctrinale : les quelques échantillons avant-coureurs que ces moines en ont hasardés font prévoir un singulier regain de l'agitation de l'esprit hors du *sens* de ce qui est en cause...

Ce ne sont là que quelques exemples. Observez les comportements *réels*, voyez partout comment la mentalité « moderne » se traduit, à la rencontre des choses de l'Eglise et des choses de l'art, et vous conviendrez que mettre l'espoir dans le progrès du « sens de l'Eglise » n'est pas du tout une lapalissade — la troisième — mais une équivoque. Elle a exigé de nous une double distinction : sur ce *sens* lui-même, et sur ce qu'on en peut espérer même quand il est juste.

Au cimetière russe de Berlin.

Il faut toujours

dire ce que l'on voit.

Surtout, il faut toujours,

ce qui est plus difficile,

voir ce que l'on voit.

PÉGUY

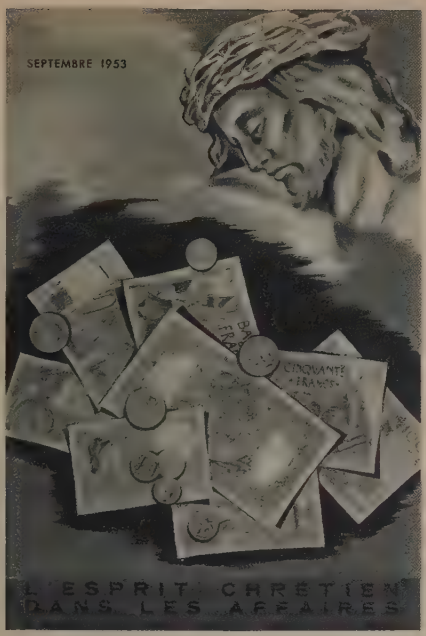
(Notre Jeunesse)

Hélas !

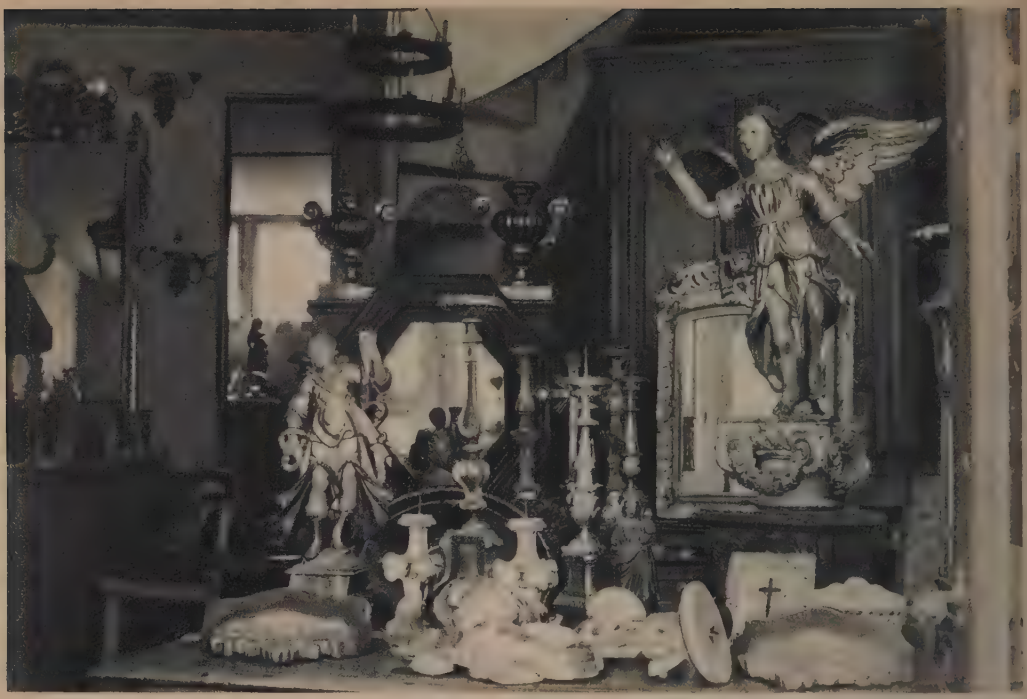
(Voir texte, p. 15.)

Hélas !

Hélas !



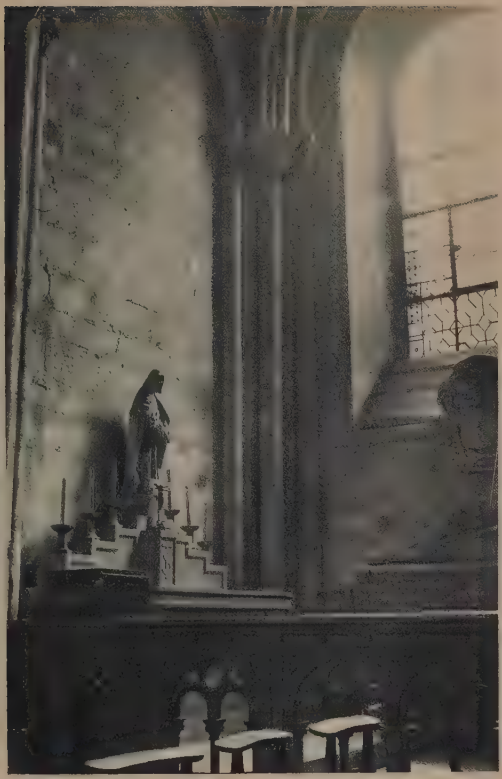
Nous avons beaucoup hésité à reproduire ces affiches : elles émanent d'un organisme des plus estimables et dont les efforts sont parfois couronnés de succès ; il a demandé certaines affiches à des artistes de valeur, qui lui ont donné quelques œuvres satisfaisantes. Il mérite donc, au point de vue de l'art sacré, une estime bien supérieure à la plupart des mieux intentionnés. C'est précisément pourquoi quelques échantillons aussi pénibles que ceux-ci sont significatifs. Nous vivons décidément à l'époque d'un « crépuscule des images », comme dit Germain Bazin. Comment espérer une prochaine aurore ?



Photos J. Beny

La devanture de l'antiquaire.

Assurément, ces objets peuvent provenir des pillages révolutionnaires... Ils peuvent aussi avoir quitté les églises à l'époque (qui n'est pas si éloignée) où les évêchés répondaient toujours favorablement aux demandes des curés qui voulaient faire argent de ces vieilleries... Est-ce que le trafic n'a plus lieu ?



Photos J. Beny.

Les meilleures intentions.

Comment les pouvoirs publics luttent contre « Saint-Sulpice » !
En haut, autels et statues aménagés par les Monuments Historiques.
En bas, cadeaux faits par la Ville de Paris à de vieilles églises.

LA CRÈCHE DE SAINT-VERAN

Le sculpteur Robert Couturier se trouvait pour les fêtes de Noël, l'an dernier, à Saint-Véran, le village le plus élevé d'Europe (2.050 m.), dans les Hautes-Alpes.

Il eut la surprise de voir les paysans arriver devant l'église, chacun portant un personnage ou une bête de la crèche qu'il avait lui-même sculpté. Il fut saisi du beau caractère de ces œuvres spontanées, et eut la gentillesse de venir nous les signaler, tout ému, et de nous en procurer ces photos.

Voilà qui confirmerait le sentiment du Père Couturier, que je crois pour ma part trop optimiste, selon lequel la veine des vieux imagiers populaires doit être aujourd'hui encore chez beaucoup de simples plus efficace qu'on ne pense. Il est bien probable que les dons surgissent radicalement aussi authentiques et aussi fréquents qu'ils l'ont toujours fait, comme on le voit chez les enfants. Mais j'ai peur que presque partout ils soient très vite et irrémédiablement gâtés, qu'il faille je ne sais quelles exceptionnelles préservations d'éloignement, de tempéraments entiers ou d'altitude pour qu'ils persistent passées les premières enfances, et qu'ils portent fruit.

Ici le caractère surprend d'autant plus que l'esthétique n'est plus du tout naïve. C'est évidemment celle de « Saint-Sulpice ». Sans doute ces montagnards rivaliseraient-ils volontiers avec les ateliers dont les produits arrivèrent jusqu'à eux. Mais le sens de la forme opère instinctivement par leurs mains.

Et n'est-ce pas remarquable qu'ils soient plusieurs dans ce petit village à s'exprimer avec cette force et ce naturel ? On sait trop combien à l'ordinaire est pernicieuse l'émulation artistique : ce n'est plus celle des dons, mais des prétentions.

Airtorm Construction. L. Gilles, Bordeaux. Photo Jean Collas.

"MONDE MODERNE" ET MONDE D'AUJOURD'HUI

La photo ci-dessus montre une construction particulièrement économique qui pourrait donc rendre moins insoluble l'insoluble problème des petits lieux de culte, lesquels manquent un peu partout. On gonfle un ballon; on y applique un grillage et celui-ci arme une couche de béton : l'opération faite, on dégonfle le ballon qui ressert plusieurs fois. On peut naturellement donner au ballon diverses formes ou dimensions et réserver dans le grillage des ouvertures variées, avec ou sans châssis faisant saillie. Bien entendu, un tel procédé n'est avantageux que si le grand nombre des constructions amortit le prix des ballons.

Il nous paraît évident qu'en un temps où la charité chrétienne serait pleinement *réelle*, c'est-à-dire à la mesure des exigences qui la requièrent, une émulation générale dans le peuple fidèle profiterait d'un tel procédé pour élever dans les centaines de lieux où l'évangile devrait être annoncé les chapelles qui y manquent. Mais pour cela trois conditions devraient être remplies ensemble :

1° Il faudrait constituer un organisme embrassant tout le territoire français et assez riche pour faire cadeau de ces chapelles de secours à des paroisses sans dommages de guerre et sans ressources : c'est précisément sur les points pauvres et déchristianisés que les chapelles sont le plus nécessaires. L'organisme désirable suppose donc

2° Une prise de conscience du besoin, à l'échelle nationale ; une prise de conscience de l'ordre *réel* de la charité : du scandale que sont tant de dépenses ostentatoires, comme, par exemple, les vitraux et mosaïques de Lisieux, quand l'Eglise ne peut rejoindre les déshérités ; une vraie « croisade » de la charité en ce sens ;

3° Un éclatement des habitudes imaginatives qui répugnent à un tel aspect pour une chapelle. Nous pensons que ce grand volume pur peut être merveilleusement propice au culte, et qu'un

Jean Rouquet. Chapelle provisoire, construite en éléments de ciment destinés ordinairement aux clôtures de jardins. Villeneuve le Roi - Fresques de Jacqueline Lelièvre - Archepel.

architecte ayant de la musique dans l'âme l'aménagerait pour la joie de tous.

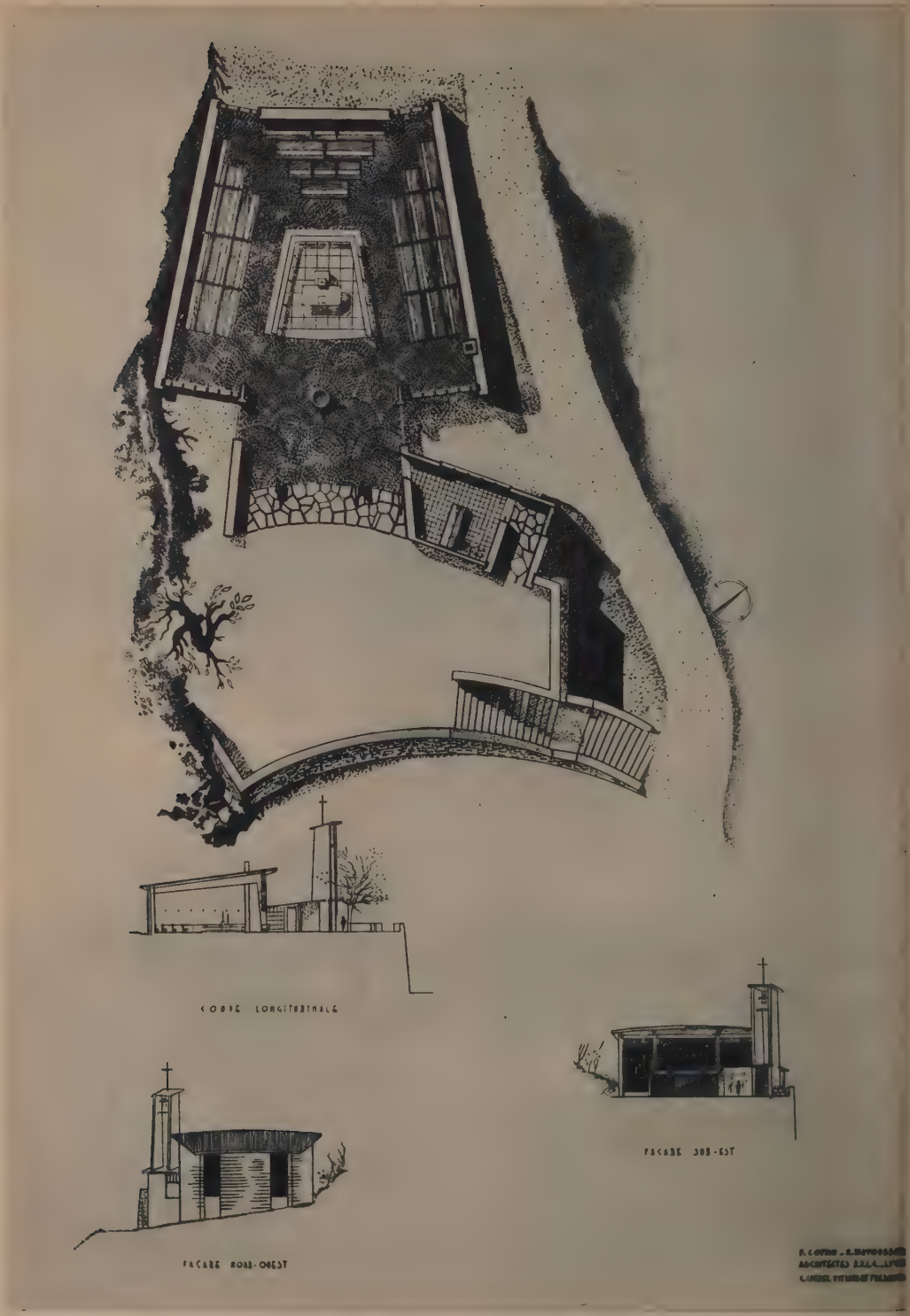
Mais quel rêve chimérique en 1953!

La plupart d'entre vous, amis, nous jugez pessimistes. Mais la question n'est pas de savoir si nous sommes sévères. Elle est de voir les choses sévères que nous sommes obligés de constater. Si vous ne percevez pas les tares des œuvres auxquelles va la faveur, au moins percevez des défaillances *analogues* de l'esprit, de l'amour dans les situations, dans les conditions, au sujet desquelles les constatations peuvent s'exprimer par des mots. Ici, nous avons un cas où l'on verra si notre temps est au-dessus ou, comme nous le pensons, très au-dessous de sa ligne d'étiage.

Mais certains croiront voir une contradiction entre notre sévérité à l'égard du « monde moderne » et la modernité de ce projet, modernité qu'ils jugent agressive. Il n'y a contradiction que pour qui apprécie les choses superficiellement, selon des tendances qui paraissent plus ou moins « modernes », qu'on les en blâme ou les en loue. Notre souci est tout autre : il est de reconnaître la valeur des réalisations selon l'extrême diversité des cas. Quand c'est le cas de recourir à un procédé industriel, l'esprit de toujours veut la plus nette et sèche franchise, ce même esprit qui souffre de la sécheresse dans les partis semblables à ceux des anciens.

C'est si commode de prendre une position de sectaire! « Ancien » ou « moderne »! Mais le « monde moderne » n'est blâmable qu'au sens où nous l'avons défini à la suite de Péguy. Ce « monde moderne » *insensé* est au monde d'aujourd'hui dans un rapport analogue à celui du « monde » avec lequel tout chrétien doit rompre, et du monde comme univers et comme société des hommes. Le Seigneur refuse de prier pour le « monde », et il est le *Sauveur du monde*. Le « monde moderne » avilit, et le monde d'aujourd'hui impose son régime à toute noblesse. Quiconque ne travaille pas selon les données d'aujourd'hui déserte sa tâche d'homme, s'avilit.

La plus insigne noblesse, aujourd'hui, elle éclate dans une architecture semblable à celle des usines (page 32). L'esprit des humbles sanctuaires de nos vieux villages n'est pas chez qui en imite ou en « adapte » le pittoresque : il est dans les très rares œuvres nettes que la sottise officielle et la routine commune n'empêchent pas de naître (exemples pages 25-27).



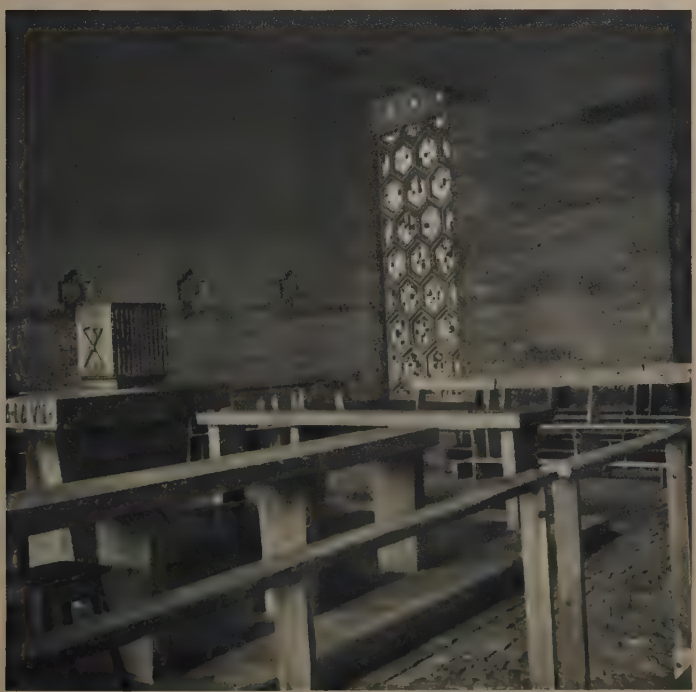
Chapelle à la Giraudière (entre Lyon et Montbrison)

Pour une population rurale éloignée de son centre paroissial

Prévue pour 150 personnes, son porche largement ouvert sur l'esplanade permet éventuellement la participation aux offices d'une assistance extérieure

Construction en granit fourni par les carrières, industrie locale, pour les murs de soutènement. Béton de granit concassé brut de décoffrage, pour la chapelle. Deux portiques en béton armé supportent une charpente de bois à faible pente, avec couverture d'aluminium. Claustras moulées, garnies de mosaïques de verre éclaté. Sol en pavés de granit.

F. Cottin et N. Mayoussier, architectes D.P.L.G., à Lyon.



Les vitraux de F. Léger à Audincourt.

Pour conclure, nous devons répondre à la quatrième lapalissade de l'Abbé Clerget : « Nous ne verrons pas la moisson, mais le grain que nous semons dans la nuit rencontrera de plus en plus de bonne terre. »

Quelles « moissons » espérer pour nos successeurs avant de longs siècles ?

Aucun espoir en l'esprit qui règne et prolifère dans les œuvres reproduites ici jusqu'à la page 21. Peu importent les modes successifs de cet esprit. Peu importe même qu'il corresponde ou non aux données nouvelles du monde en devenir ; tant qu'il se montre insensé de la manière que nous avons expliquée, que ce soit à l'égard des valeurs sensibles, des qualités humaines ou des réalités invisibles, il ne peut que varier ses défaillances.

Mais, en regardant les images de ce fascicule, vous avez senti changer le climat. Le même esprit anime les vieilles pierres de la petite église de Montmartre, le béton armé de la Toussaint de Bâle. D'humbles choses comme la chapelle de la Giraudière ou les explosions de lyrisme d'un grand génie créateur comme la chasuble de Matisse sont en continuité.

Nos successeurs immédiats ne pourront pas plus que nous prétendre à de véritables moissons. Très peu

Photo Moosbrugger.

est possible. Nous sommes depuis environ un siècle comme dans une sorte de période glaciaire. On ne fait pas pousser de la vigne au Cap Nord. C'est une question de climat. Les conditions faites à l'esprit par le « monde moderne » lui laissent trop peu de chances.

On se plaint de ce que nous sommes « négatifs », de ce que nous « ne savons pas ce que nous voulons ». Quand on a compris le mécanisme du pseudo-esprit « moderne », on ne peut, en art, savoir et dire d'une façon générale que ce qu'on ne veut pas : les systèmes, les formules, les théories, les prétentions, quelque maniérisme que ce soit, bref le « tout-fait »

Nous invitons à chercher ce qu'il faut vouloir EN CHACUN DES CAS. *A quoi il faut renaître, neuf. Le peu dont on est sûr.* LE PEU AUQUEL ON AIT DROIT. *Alors il arrive, tout à coup, de nouveau, que l'on connaisse l'émerveillement d'une très grande chose, comme les vitraux d'Audincourt.*

Malheur à ceux qui peuvent dire quel art ils veulent! Ce que nous savons très bien c'est quel esprit *nous voulons : celui de l'enfance, des dons gratuits, imprévisibles, du « génie » (de préférence très modeste, si possible éclatant), de la dilection, des béatitudes évangéliques.*

P.-R. RÉGAMEY, O.P.

Photo B. Moosbrugger, Zurich.

BIBLIOGRAPHIE

Joseph SAMSON. *La Polyphonie Sacrée en France des origines à nos jours.* Editions musicales de la Schola Cantorum et de la Procure Générale de Musique. Paris 1953. 168 pp. in-8°, avec exemples musicaux.

Les ouvrages de notre ami J. Samson s'inscrivent en deux lignes (qui se recoupent d'ailleurs souvent) : d'une part la technique de la musique sacrée, d'autre part les réflexions d'ordre plus général suscitées par son art. A cette dernière catégorie se rattachait *Musique et Vie intérieure* dont l'*Art Sacré* a rendu compte il y a deux ans.

Le petit livre qui vient de sortir des presses traite au contraire de technique, ou plus précisément d'histoire de la musique, et fort exactement de la polyphonie sacrée (i. e. d'usage liturgique) en France (sans en excepter la Bourgogne). Ouvrage précis, concis, neuf sur bien des points, et d'une lecture souvent passionnante, *La Polyphonie sacrée* en France se recommande particulièrement aux lecteurs de l'*Art Sacré* par la pensée profonde qui s'en dégage et sur laquelle l'auteur s'explique dans les dernières pages.

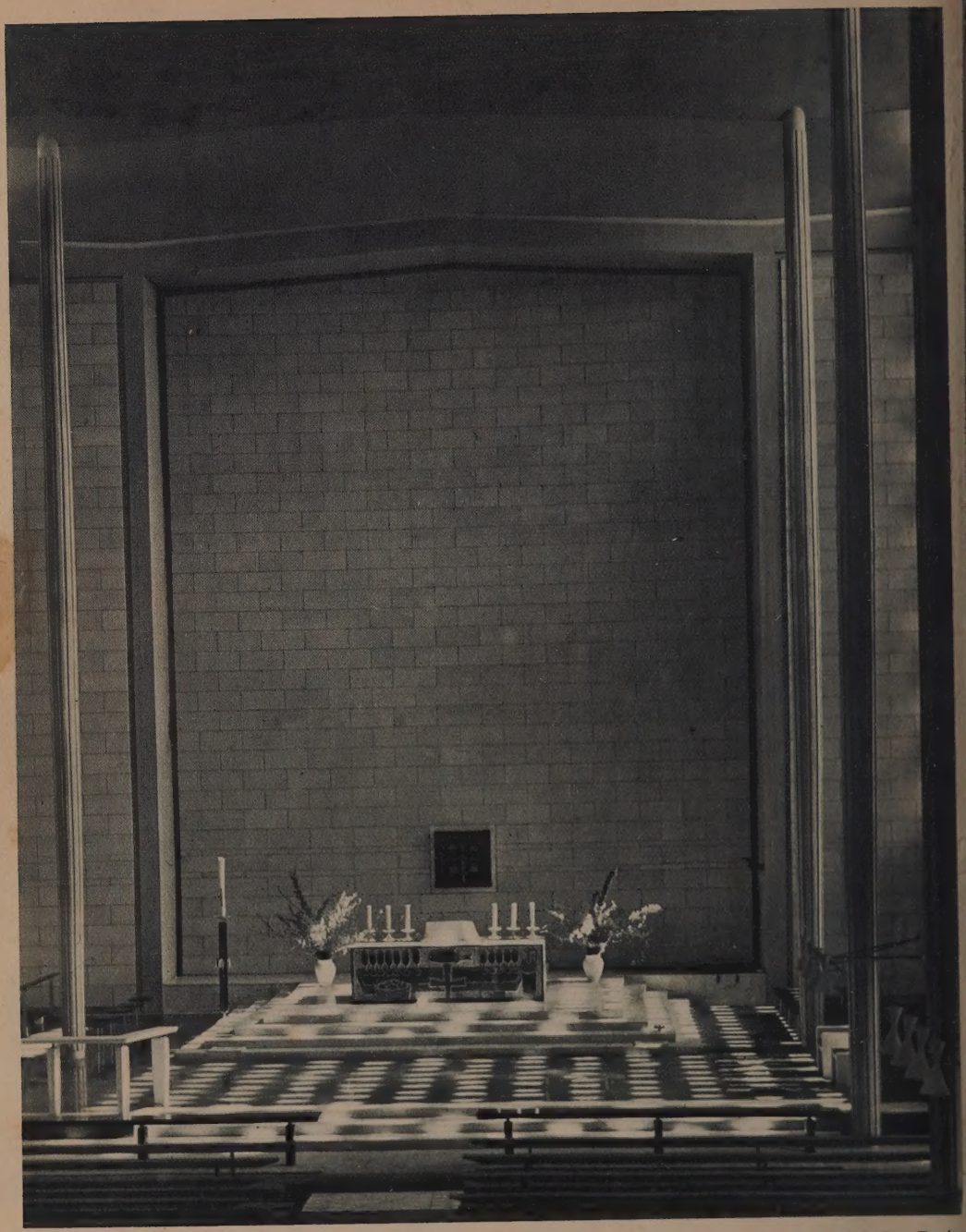
Du XI^e^ siècle au début du XVIII^e^, la polyphonie sacrée pousse comme un arbre vivace, produisant sans cesse de nouveaux rameaux. Mêmes éléments fondamentaux dans la matière chorale et dans l'esprit qui fait lever cette pâte — renouvellement continuel des formes, entretenant une jeunesse continuelle. Mais quand, au XVIII^e^ siècle, on eut jeté l'arbre par terre en dispersant les chœurs (les maîtrises), les branches sèchent, et il n'en pousse plus d'autres. Les tentatives des plus grands musiciens actuels, dans le domaine de la polyphonie sacrée, risquent d'avorter soit par manque de contact avec la matière chorale (autrefois, chaque maître de chapelle écrivait pour *tel* chœur, chantant dans *tel* monument), soit par insuffisance d'esprit liturgique ou d'union avec le peuple fidèle — quand ce n'est pas une déficience sur tous ces points.

On voit se poser ainsi, dans le domaine de la polyphonie sacrée, les mêmes difficultés qui existent dans le domaine des arts plastiques. Mettre le doigt avec précision sur ces difficultés, n'est-ce pas inviter les courageux — les créateurs — à se mesurer avec elles ?

A quand un Audincourt de la musique sacrée ? Mais, j'y songe, ne le trouverait-on pas dans l'œuvre musicale de Joseph Samson ?

Jean SENDER.

Dans la chapelle de Matisse, à Vence. Photo B. Moosbrugger, Zurich.



Bâle, Eglise de la Toussaint, par H. Baur. Photo Jean Fortier

L'ART SACRE, RR. PP. Couturier et Régamey, O.P., directeurs.
Fondé par G. Mollard, Joseph Pichard et L. Salavin.
Prix du fascicule : 180 fr.
Abonnements : 1 an, France : 800 fr. ; Etranger : 1.200 fr. - Abonnement de soutien : 1.500 fr.
Aux Editions du Cerf, 29, boulevard Latour-Maubourg, PARIS-7e - C.C.P. PARIS 1436-36

Imp. GEORGES LANG, Paris-19e - Dépôt légal, 4e trimestre 1953. Le Gérant : FLEURET. Autorisation n° 19.88